

Le Degré Raisonnable du Doute

Chères Auditrices, Chers Auditeurs,

Je vous propose de vivre une expérience unique et transcendante, un rien dérangement mais intellectuellement extrêmement palpitante – l'expérience du doute.

Finalement, quel moment opportun pour traiter d'un sujet aussi indomptable que le doute ! Nous sommes en pleine crise de coronavirus et avons atteint, pour beaucoup d'entre nous, ce que je qualifierais de paroxysme du doute – une aporie à la fois cérébrale, c'est-à-dire intellectuelle mais aussi émotionnelle. En effet : comment se projeter ? Comment anticiper sur les décisions qui, nous le savons toutes et tous, amènent des actions qui forgeront notre futur ?

Le point de départ de notre démarche se trouve dans l'expérience de votre humble serviteur qui vous parle en ce moment même et dont la passion est la langue de Shakespeare. Oui, j'étudie et j'enseigne cette langue et ses mécanismes. Après en avoir eu l'idée, je suis en train d'affiner avec l'aide de deux collègues, Catherine Couturier et Jean-François Goubet, ce que j'espère être un outil intellectuel qui peut servir de point d'appui aux apprenants et aux collègues enseignants. Cet outil s'appelle le *degré raisonnable du doute*, et il me fallait vous en parler en vous soumettant ce podcast car nous sommes dans le pays de René Descartes.

Le degré raisonnable du doute trouve son ancrage, sa gestation presque, dans le monde de l'enseignement, des langues et de la recherche mais il est transposable à toutes les disciplines, à tous les champs de la connaissance et même à votre propre développement personnel, en tant qu'être humain.

Quel est-il donc, ce concept, me demandez-vous ? Il s'agit de douter mais de douter de manière raisonnable, réfléchi et mesuré ; de douter, dans une certaine mesure, d'où cette idée de degré. Le degré raisonnable du doute s'oppose au doute excessif qui inhibe toute action, il s'agirait alors d'un doute paralysant. Le degré raisonnable du doute vous permet de repousser les limites du savoir, de votre savoir, de manière consciente.

Par exemple : un jeune étudiant regarde une série en anglais et entend le mot qui veut dire en anglais « souvent », soit *of-t-en*. Il entend distinctement un *t* : il est surpris. Il regarde dans un ouvrage de référence et qu'y voit-il ? Que le *t* peut se prononcer, comme il peut être muet. A ce moment précis, la connaissance de l'étudiant a grandi et à la base de cette recherche il y a une démarche physique dont la source est intellectuelle, dont la source est un questionnement, un *doute*.

Le doute peut être insinué de manière productive dans la classe et soumis à l'intelligence des étudiant.es. Ainsi, tous mes collègues d'anglais et moi compris, nous nous accorderons pour vous dire que la construction qui suit « vouloir » en anglais, soit *want*, est celle d'une phrase infinitive, ainsi construite : je veux que tu sois heureuse, *I want you to be happy*. Pourtant alors même que je donnais une leçon, un sentiment linguistique naissant m'a poussé à presque formuler la phrase suivante : *I want that you be happy*. Horreur et sacrilège, voici un crime contre l'une des plus sacrées des règles de syntaxe anglo-saxonne. J'étais déjà voué aux gémonies. J'ai vérifié sur une de ces magnifiques machines de l'ère moderne que l'on appelle *ordinateur* et par un des miracles que seul notre monde moderne peut nous offrir, je passais du froid glacial de l'opprobre imaginaire au soleil et aux tropiques.

Oui, je me retrouvais à surfer sur les vagues chaudes sous les tropiques du web. LÀ : je vis le rivage salvateur ! *I want that you be.*

La construction qui, par je ne sais quelle opération intellectuelle, m'était venue à l'esprit se matérialisait sous mes yeux sur l'écran. Elle existait en anglais, et encore mieux avec un beau subjonctif comme je l'avais pensée car *be* dans *I want that you be happy* est un subjonctif.

Un des membres du forum linguistique écrit à propos de la construction en anglais : *perfectly correct English*, indiquant ainsi que la formule est, en anglais, tout à fait correcte. C'est un anglophone, monsieur apparemment âgé de la soixantaine ou plus, qui écrit cela sur un forum de langue anglaise, et ce pour une construction qui, je le rappelle, est jugée *agrammaticale* dans la plupart si pas tous les ouvrages de grammaire anglaise.

Voyez-vous comment le doute m'a amené à faire des recherches et à établir l'existence d'une construction ? Ce doute permet de garder une ligne conductrice linguistique et pédagogique tout en exposant les étudiant.es à l'existence même de la variation qui est un trait FONDAMENTAL dans toutes les langues et qui s'exprime avec vigueur en anglais, *lingua franca* de notre époque et deuxième ou première langue mondiale selon le point de vue duquel on se positionne.

Comment le transfert s'opère-t-il du monde de la grammaire aux champs de connaissance ? J'ai entendu ici même sur la chaîne France Culture que le doute était parfois bon. J'ai entendu sur une chaîne d'information, et ce à plusieurs reprises, que parfois douter, c'était bon et j'ai entendu¹ Brian Cox, Professeur en physique des particules à l'Université de Manchester citer l'essai de 1955 de Richard Feynman *La Valeur de la Science* dans lequel *doute* et *science* sont liés l'un à l'autre.² N'oublions pas que les racines du mot *science* sont celles du latin *scientia*, « le savoir » et « la connaissance ». Du point de vue sémantique et du point de vue épistémologique, ce transfert s'opère donc et se vérifie dans la vie.

Vous êtes en vacances dans un pays que vous ne connaissez pas, et hésitez de traverser la route avec votre enfant. Vous doutez, et sauvez la vie de votre enfant.

Not knowing is the beginning of wisdom. Ne pas savoir est le début de la sagesse.

submitted for the Radio France Culture Podcast contest, 2021.

¹ référence 1 : www.youtube.com/watch?v=I3xCxEAd82c à 3 mins, 20 secondes.

² référence 2 : Feynman, Richard. P. 1955. "The Value of Science". *Engineering and Science*. 19:3. Pasadena: The California Institute of Technology, pp. 13-15.